

Call to prayer, le rapprochement de trois univers à la collégiale

HUY

Ambiance méditative au Festival d'art vendredi. Il accueillait Ghalia Benali & Romina Lischka dans la foulée de leur album.

Entrer dans l'univers d'un artiste demande parfois une précaution particulière. Comme si la vie de l'œuvre en dépendait. Pour découvrir *Call to prayer*, le nouveau projet musical de Ghalia Benali & Romina Lischka, il fallait retenir son souffle au Festival d'art de Huy en amorce du week-end. À la collégiale, vendredi, pour la troisième soirée consacrée aux musiques et voix « dites » du monde, le duo accompagné du contrebassiste Vincent Noiret a pu nourrir ce lien universel qui relie tous les peuples de la Terre entre eux. Plus qu'un métissage de genres et de styles, il s'agit ici d'un

rapprochement de cultures à travers la célébration d'une musique qui se trouve à l'intersection de trois univers : la viole de gambe du XVII^e siècle, les ragas indiens et la musique arabe, ancienne et contemporaine. Avant leur entrée dans le chœur de l'église, place avait été donnée au duo Luz Da Lua (lumières de la lune), formé par André Klénès et Adrien Brogna. L'atmosphère sereine du guitariste et celle feutrée du contrebassiste appelaient déjà l'ambiance plus méditative du trio avec un premier morceau « I slowly approach » proposé par Ghalia Benali. La collégiale, ici, est réceptacle, une peau

tendue qui recueille la pureté d'une vibration où pourrait résonner le chant de la terre. Chaque souffle, chaque intonation de la voix révèle cette pureté d'un son qui veut, comme une prière, réconcilier tous les peuples. Inspirés du répertoire de Marin Marais, compositeur français du XVII^e siècle, la plupart des morceaux révèlent cette envie des trois artistes de s'unir dans cette prière commune. Vient se mêler aux compositions personnelles ou réarrangées, le chant dhrupad (chant indien sacré) qui s'élève vers le dôme de la collégiale en une communion parfaite avec un public en pleine méditation. À cet-

te introspection sonore, s'ajoutent des éclats d'enthousiasme. Ceux de la chanteuse marocaine qui parsème le concert d'anecdotes liées aux morceaux interprétés. Ce qui est le cas pour « The lament of the pigeon » ou encore, « Le baignage » avec un clin d'oeil donné au film « Tous les matins du monde ». Dernier morceau avant le rappel, « Dama daiman » (éternel, éternellement), en écho à cette envie de l'artiste de voir le Festival d'art vivre de longues années encore. « *Un festival fidèle à ses artistes et qui a soutenu tous mes projets* », tenait à souligner Ghalia Benali.

NATHALIE BOUTIAU



Un trio rodé d'Aurélie Dorzée, l'autre inédit de Laïla Amézian

Chantez violon, violon-trompette et viole d'amour, jouez mandoline, guitare et mandolano, soufflez tuba, trombone et sousaphone.

Le trio d'Aurélie Dorzée, Tom Theuns (venus en voisin de leurs pénates nandrinoises) et Michel Massot, c'est un véritable instrumentarium riche en couleurs. Et le plaisir d'Aurélie d'être sur scène pour présenter leur album sorti en 2019 était grand, vendredi soir, sur la scène de l'Espace Saint-Mengold dans le cadre du Festival d'art de Huy. Le concert débute en douceur, sur une seule corde du violon puis, avec la mélodie jouée par le trombone bouché sur un fond de voix doubles : on se trouve dans l'ambiance mystérieuse de la musique d'« Elixir ». Avec ce thème-titre de l'album, la musique « *sent bon le*



La Nandrinoise Aurélie Dorzée était à l'affiche, vendredi, avec Tom Theuns et Michel Massot.

thym et le romarin » et sur cette lancée le trio nous invite : « *Buvons à nous de cet elixir* ». On assiste à la ronde des instruments, aux variations vocales, au surprenant mélange des genres. Allons-y pour

une « Polka suédoise » sur des harmonies brésiliennes. Ou pour une tarentelle liégeoise et l'accompagnement de Tom Theuns façon rockeur déjanté. L'humour ne manque pas : dans les vocalises du guitariste, dans les sonorités de fond de caverne du sousaphone, dans ses improbables chaussures conçues par Max Vandervorst où les capsules d'Orval et de Triple Westmalle font office de castagnettes. Un concert de plaisir comme on les aime à Huy.

Laïla entre l'ombre et la lumière

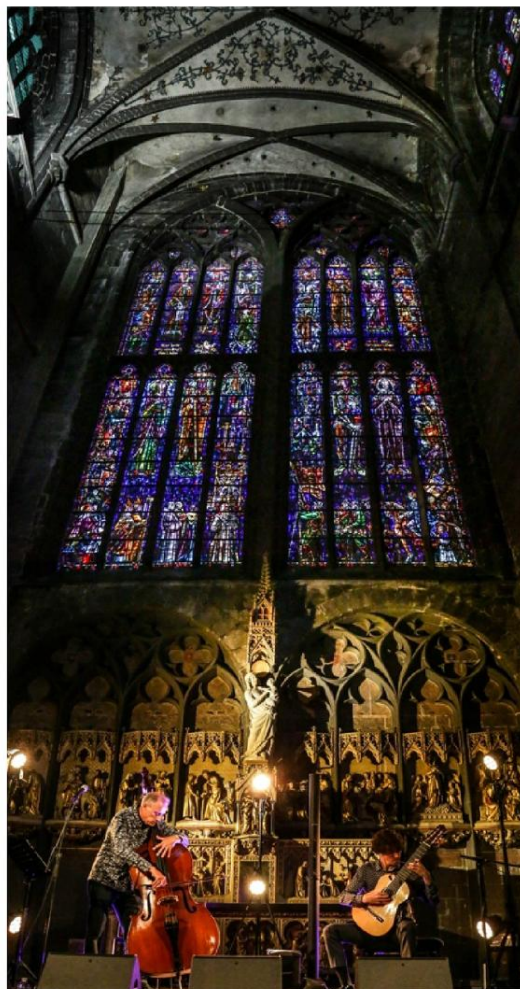
Si le Festival d'Art vise la multiculturalité, Laïla Amézian en est le parfait exemple : elle collabore aussi bien à des projets de danse ou de théâtre, avec Laurent Blondiau ou Anja Naucler dans le groupe TriOde où elle côtoie déjà Stephan

Pougin qui l'accompagne dans ce projet inédit. Le troisième larron, vendredi soir, n'est autre que Tuur Florizoone lui aussi curieux de toutes les cultures. À Saint-Mengold, Laïla présente un projet au double aspect, « Entre l'ombre et la lumière », fondé sur des textes de « The Prophet » de Khalil Gibran, une musique où se croisent jazz, musique arabe et quelques touches rockeuses. Jouant sur le contraste des sonorités, du souffle, du volume, la chanteuse revisite aussi « Shouting Fence » qu'elle joua au Kaai Theater, s'appuyant sur la voix grave de l'accordéon et la dynamique rythmique de Stephan Pougin, auteur aussi d'un superbe solo de daf, un tambourin d'origine indienne. Une soirée bien dans l'esprit du festival.

JEAN-PIERRE GOFFIN



La collégiale de Huy a été traversée par de belles vibrations vendredi soir.



La chaleur de l'Afrique à Saint-Mengold avec Bai Kamara Jr et Manou Gallo

On s'attendait à du rythme et des sonorités électriques : entre blues et funk, Bai Kamara Jr et Manou Gallo ont ravi le public, samedi à Saint-Mengold.

Son dernier disque « Salone » sorti début 2020 et encensé partout en Europe et jusqu'aux États-Unis, Bai Kamara Jr le présentait enfin sur scène, ce samedi, au Festival d'art de Huy. Une musique où le blues de John Lee Hooker et la musique d'Ali Farka Touré se fondent. Le concert commencé sur un tempo medium, prend des accents de shuffle, chasse la « Black Widow Spider », cette araignée crainte dans les cuisines africaines, parle de la nostalgie du pays avec « Homecoming » et de son éloignement : « Been away for so long », dit-il. La



Bai Kamara Jr a pour la première fois présenté son dernier album sur scène. Un privilège à Saint-Mengold.

musique de Bai Kamara Jr évoque les racines profondes qui le lient à

son pays avec l'espoir qu'il devienne meilleur. « Nous voulons être des bâtisseurs de la Nation », clame un texte. Tous les éléments du blues sont ici réunis : la ligne de basse sur la guitare acoustique, la rythmique appuyée et carrée et, à la guitare électrique, les fantastiques solos de Julien Tassin, un des musiciens les plus en vue de la scène actuelle. Le public en aurait bien repris une dose si il n'y avait pas un autre concert à suivre.

Et là aussi, l'audience serait comblée par la prestation de Manou Gallo. La bassiste-chanteuse allait gêner le festival : ce n'est pas les quatre musiciens prévus qui montaient sur scène, mais les six qui préparent avec elle un tout nouvel album ! Une section sax-

trompette qui allait ajouter une dose de funk à l'afro-beat, l'afro-groove, le blues et le rock que mêle habilement Manou dans ses compositions, en « femme libre » déclare-t-elle. D'entame, Manou Gallo investit l'espace, empoigne sa basse et entame une séquence de « slap » (cordes frappées), une technique rythmique qu'elle a beaucoup développée. « Lève-toi et move » chante-t-elle plus loin mêlant le français et l'anglais. Ses chansons rendent hommage au Nigéria de Fela Kuti, au Cameroun de Manu Dibango sur un florilège de rythmes et de bonne humeur. Un voyage revigorant qui se clôture avec une salle debout dansant et avec le sourire, sous le masque.

JEAN-PIERRE GOFFIN